

Introduction

Le matin frais d'un printemps doux me retrouvait souvent, vers les dix heures, au beau milieu de cette grande forêt de Longchamps, proche de mon domicile. L'humidité de cette Bourgogne m'obligeait parfois à activer l'allure de ma sortie cycliste de détente. Une vingtaine de kilomètres à peine, rien d'une course, juste une évasion me permettant de suivre le déroulement des saisons, l'arrivée des feuilles, l'éclosion de certaines fleurs et j'ajouterai, l'observation, chargée d'envie, de petits pavillons qui s'élevaient en de nombreux endroits.

Une maison forestière m'attirait à chaque passage. Isolée, en pleine végétation, cette petite bâtisse sans âge, perdue en pleine verdure, basse, trapue, affrontait le temps, défendue par ses épais murs de pierres. Une fumée s'échappait souvent de sa haute cheminée en briques rouges. Du bois coupé et empilé garnissait l'un de ses pans. Un abri, au toit de quelques mètres carrés de tôle, en guise de garage, couvrait une voiture ancienne et rouillée. Une étable, à quelques dizaines de mètres, donnait sur un abreuvoir. L'ensemble, clos de barrières de fils de fer barbelés très anciens, laissait toujours gambader quatre chevaux jeunes et vifs. Leurs naseaux lançaient joyeusement des bouffées blanches, véritables dragons en temps de paix.

Ce matin-là, je dénombrai, au passage, trois chevaux seulement. Ce détail noté, la route m'éloigna, comme à l'accoutumée, de cette contemplation bucolique. A peu de distance, l'ouïe rendue plus fine par le silence profond du lieu, je perçus un galop sourd peu ordinaire. Un cavalier

s'approchait à bonne allure, profitant du terrain humide, herbeux et tendre, du bas côté gauche de ce chemin vicinal. Craignant, à ma rencontre, une réaction de surprise du cheval, j'obliquai un peu sur ma gauche, puis tout à fait à gauche, lorsque je constatai que le cavalier ne m'avait pas vu et ne ralentissait pas à mon approche. Drôle de face à face ! Le cheval filait toujours bon train. Soudain, quelques mèches échappées de la " bombe " du cavalier me renseignèrent. La jeune fille, lancée dans son galop, continuait sa route, sa vision concentrée sur le sol, à quelques mètres devant elle, sa tête, comme pour se rassurer, toute proche de l'encolure du cheval.

Une sorte de miroir, en moi, sembla perdre son dépoli après m'avoir renvoyé l'image d'une collision bicyclette cheval. Déplacement maximum à gauche, coup de frein brutal, pied à terre ! Il fallait interrompre ce scénario d'accident.

Puis ce long premier regard de moins d'une seconde... La surprise naïve et prolongée de la jeune fille, découvrant, à peine à la hauteur du talon de ses bottes, un être étranger et vivant sur sa route ! J'ai pu suivre les étapes de sa conscience de ma présence. Première impression : une onde de vision calme due à mon immobilité, ma distance et l'absence d'agressivité. Deuxième découverte : un homme ! Froncement des sourcils, crainte d'une rencontre malencontreuse en pleine forêt, mais aussitôt le calme de la supériorité physique : position de domination sur un animal robuste, intelligent et obéissant. Puis une réaction de dédain : comment comparer la recherche de la maîtrise de la puissance d'un animal à celle du chevauchement de quelques tubes d'acier appuyés sur une chambre gonflée d'air, dissimulée dans des pneus usables, en caoutchouc synthétique ? La comparaison des deux situations se révélait à l'avantage de la jeune fille. Enfin conclusion ultime : regard neutre puis de dédain pour cet adepte des roulements à billes, sur rayons d'acier, amortis mécaniquement.

Que l'intelligence humaine travaille rapidement ! J'avais suivi, amusé, le cheminement de la pensée féminine ! Je m'étais vu analysé par le truchement de son regard. Il me fallut de nombreuses secondes pour retrouver une illusion temporaire d'unité et d'égoïsme, revenu dans ma personne.

L'image de cette jeune fille entrevue, occupera le cours de mes pensées tout au long de ma promenade, trompant ainsi les muscles qui criaient parfois grâce et la dureté de la selle sur une peau non encore assez tannée.

Le lendemain, avant la maison, mon attention fut attirée par un cheval solitaire hennissant et tournant sur lui-même près d'une souche d'arbre. Je devinai. Si elle avait continué ses sorties sans prendre garde aux obstacles, ni anticiper assez dans la conduite de sa monture, cette jeune cavalière se dirigeait droit vers un accident. Je m'approchai.

— Vous vous êtes fait mal ? demandai-je.

— Non... si... un peu je crois... Sibylle m'a surprise en sautant cet arbre. J'ai un peu mal à la cheville.

— S'il vous plaît...

Elle me tendit sa main. N'avions-nous pas déjà fait connaissance ?

Un regard direct accompagna sa demande d'aide. Je me précipitai à son secours.

— Je m'appelle Sophie...

Je la relevai sans peine. Elle posa la main sur mon épaule pour rejoindre son cheval. La remise en selle fut délicate car elle ne voulait pas s'appuyer trop sur son pied droit. Je la portai, le temps que son pied gauche puisse entrer dans l'étrier. Alors qu'elle s'accrochait désespérément au cou du cheval qui commençait à avancer, surpris, je poussais, pour l'aider à se remettre en selle, sur tout ce qui se présentait... Des éclats de rires réciproques excusèrent la place de mes mains sous ses fesses et les pressions inévitables que je dus exercer sur sa cuisse. Une fois as-

sise, elle sourit, me remercia, puis remit avec prudence son cheval au pas.

Je passerai sur les détails, les délais et les circonstances aussi imprévisibles qu'exceptionnelles qui me firent passer de sauveteur occasionnel, à confident. Mon éloignement de la capitale et de ses intrigues, lui parut une garantie suffisante pour une totale sincérité.

Nous devons donc nous revoir. Si je conserverai son prénom : Sophie, Desmontiers dissimulera son vrai nom de famille. Vous en comprendrez les raisons, à certains détails personnels qui doivent encore se dérober à toute investigation.

Le jeune provincial que j'étais, à l'époque, a vu son monde s'enrichir de la nouvelle vision que me présentait cette jeune inconnue.

« Je m'appelle Sophie ! » Combien de fois ces quelques mots revinrent frapper mon oreille ? Je ne saurais le dire. Que de portes intérieures ouvertes, également, grâce à ce prénom !

Je vous transmets ce que j'ai reçu d'elle, avec son accord et votre bienveillant pardon pour les pistes que j'ai dû brouiller...

A Paris

Quelques mois plus tôt... En 1965, dans un gentil petit appartement parisien. Un coup de vent sembla ouvrir la porte d'entrée après le cliquetis de la clef : Sophie revenait de son cours de chimie de première année de faculté.

— Croquette, où est mon livre sur Einstein ?

— Sous ton Paris-Match, près de ton lit, comme d'habitude ma chérie.

— Ça y est, je l'ai, merci Croquette.

Et jusqu'à l'heure du dîner, seules quelques notes de jazz ou de Mozart, selon les jours, viendraient rompre le silence quasi religieux de cette ambiance bourgeoise et feutrée. Croquette lisait *Bonnes Soirées* tout en tricotant un pull fantaisie pour sa fille. Le repas, déjà tout préparé dans la cuisine, attendrait le bon vouloir de Firmin, son mari, ou alors celui de Sophie. Firmin pouvait arriver assez tard, retenu par un client difficile au bureau ou par les embouteillages sur les quais. Ses efforts de bonne humeur se révélaient fort louables, car secrétaires, associés, clients, délais, nouvelle législation se liguèrent souvent pour lui rendre une vie très difficile. Rentabilité, concurrents, sécurité, revenaient souvent au cours du repas du soir. Quand la tension montait, toujours ces mêmes mots :

« A Paris, c'est trop cher et trop difficile, allons nous installer dans une petite ville de province dans le calme de la campagne ! »

Mais il aimait trop son quartier, ses habitudes et la notoriété dont il jouissait dans sa profession pour en bouger un jour. Monsieur Desmontiers n'aimait pas les histoires. Il arrondissait toujours les angles en cas de conflit et ses

affaires tournaient aussi rond que se dessinait son visage, son début d'embonpoint et toute sa personne. Discrétion, sourire, efficacité, calme, résumaient son personnage. Tout l'opposé de Sophie !

— Tu te rends compte, Papa, qu'Einstein avait, lui aussi, des difficultés en Maths, à l'école. Il était, paraît-il, nul en arithmétique et dyslexique par-dessus le marché ! Il a commencé sa vie comme vulgaire gratte-papier.

— Des problèmes en maths... c'est normal... il en faut pour pouvoir les résoudre et montrer son intelligence en trouvant une solution !

— Mais non ! C'est pas ça, il n'arrivait pas à effectuer des opérations simples !

— Toi non plus : allez sans réfléchir Sophie : $8 \times 7 \dots 4 \times 9 \dots 6 \times 7 \dots ?$ vite ?

— Bon, bon, c'est vrai, je me trompe de temps en temps, et je te le demande trop souvent, mais lui, c'était toujours !

— Même pas l'excuse des maths modernes, il n'en faisait pas encore à ce niveau, à son époque. Mais allons manger car les problèmes de ce genre s'additionnent et j'avoue qu'aujourd'hui mon compte courant affiche « pourvu » et dormira bien jusqu'à demain.

Quand Firmin se permettait le moindre trait d'esprit ou le plus petit jeu de mots, sa famille savait qu'il avait atteint son seuil de fatigue. Mais il récupérait rapidement, aussi Sophie lança-t-elle peu après :

— Tout de même, Einstein, ce Juif !

— Je ne te croyais pas raciste pour un cheveu !

L'on ne disait plus « sou » à la maison, l'on ne prononçait jamais « argent » ni « francs » à table, en famille. Mais le mot ou la notion devait être remplacé par n'importe quel substitut, si possible amusant et satirique, afin de prendre une distance, lors des repas en famille, avec la profession.

« Tiens, Marmot se réveille. »

C'est sans doute la possibilité que possédait son père de rester soudain calme et inexpressif qui avait conduit Sophie à l'appeler ainsi. Quant à sa mère : Croquette, vous reconnaîtrez une recette de cuisine d'une part, puis une femme toute ronde, et enfin une âme bonne à croquer. Marmot vantait toujours, en pure perte, les avantages d'une vie calme et presque digérée... Ah ! les bienfaits de la tranquillité, de la campagne et de la retraite. Pourtant il restait à Paris, en activité et en appartement. Appartement calme et bien exposé, il faut le reconnaître. Pour le taquiner, Sophie lui demandait parfois le nombre de secondes le séparant de la retraite. Il répondait par un chiffre que Sophie ne vérifiait jamais, mais évoquait alors les dossiers qu'il conserverait encore à titre personnel.

— Quelle est ta nouvelle vocation aujourd'hui ? demandait-il pour se venger. Bonne sœur ? enseignante ? le tiers-monde ? Tu sais, il est déjà assez peuplé... sans toi. Et dire qu'à ton âge, je travaillais et gagnais ma vie comme commissionnaire ! A l'époque, pas besoin de beaucoup d'école, savoir lire, écrire, compter... mieux que toi, suffisait. Mais il fallait faire face aux besoins de l'entreprise et évoluer avec elle.

Pour interrompre les phrases qu'elle connaissait par cœur, Sophie tentait de trouver un investissement pour les économies systématiques de son père.

— Au fait je te propose un nouveau gouffre...

— De quel genre ?

— Qui peut se déplacer là où l'on veut ?

— En clair ?

— Alors que je me rendais, en bus, à la Fac, j'ai vu une voiture bizarre chez ton garagiste. Marron clair, décapotable avec des flancs en toile, on dirait une boîte à savon.

— Oui, une méhari. Carrosserie plastique. Refroidissement par air. Trois chevaux.

— Mon petit Marmot, tu crois qu'avec mes dix-huit ans, bientôt dix-neuf, je pourrais, honorer un permis tout

neuf qui n'a jamais servi avec ton I.D 19, tu ne me la prêtés jamais ! Avec Maman, on ne peut même pas sortir en banlieue la semaine.

Marmot regarda placidement sa fille. Ne répondit rien.

— Ce sera bientôt le 12 mars... Je te la prêterais pour tes petits déplacements personnels en ville. Ta consommation...

— J'y penserai, nous en reparlerons.

Et ce fut l'essentiel de la nouveauté de cette soirée familiale. Sophie aida Croquette à débarrasser la table et participa à la vaisselle pour parler pulls, mode, jeans, nouvelles couleurs du printemps. Elle rejoignit Marmot dans ses pantoufles mais, au lieu de ses mots croisés habituels, il consultait les colonnes d'une revue d'automobile. Elle posa une bise sonore sur le crâne paternel dégarni et fonça dans sa chambre retrouver le livre commencé. Un scrupule l'arrêtait parfois et elle se repliait sur son classeur de fac pour une dizaine de minutes, puis, vite lassée, retrouvait son livre, arrondie, couchée comme une chatte sur son lit, ou bien, les pieds en l'air, pour mieux irriguer le cerveau, lui avait-on dit.

Une réparation donna l'occasion de voir la méhari de plus près. Prix raisonnable, état satisfaisant, Sophie serait bientôt motorisée.

Croquette devait souvent réveiller sa fille, le matin. Si non levée à la hâte, elle s'enfuyait de la maison sans prendre le temps d'une toilette suffisante ni, bien sûr, du moindre petit déjeuner. Quant à l'état de sa chambre, dans ces moments là, il valait mieux ne pas en parler. Seule la boutique d'un brocanteur, se préparant pour des soldes, pouvait rivaliser en désordre avec la sienne ! Avec le temps... Après ses études... Tout cela finirait bien par s'arranger, pensait-on à la maison. Ce matin-là, occupée dans sa cuisine, Croquette laissa Sophie partir avec des sous-vêtements de plusieurs jours, son vieux jean, un léger chemisier au vent, malgré le temps menaçant. Un « bye-

bye » sonore, une porte qui claque, des escaliers qu'elle dégringole, Sophie se trouvait déjà dans la rue. Croquette grommela, puis sourit. Devant elle, une heure de travail, au moins, pour que la chambre retrouve un air de paix. Mais elle aimait ce travail « pour l'amour de sa fille » disait-elle. Firmin, par contre, se gendarmait et les sermonnait : la première, pour manquer d'ordre et de bonnes manières, la seconde, pour excès de services trop dévoués. « Ta mère n'est pas ta bonne ! » Devait-il souvent répéter le dimanche matin.

Corinne et Jean-Luc

Dans la cohue de la fin d'un cours magistral, Sophie s'entendit interpellée par deux voix aux accents connus.

— Eh ! Sophie, les électrons te font tourner la tête ?

Jean-Luc, serrant la main de Corinne, masqua la foule des étudiants.

— Bonjour Luc, salut Corinne.

— Tu nous gardes deux places au resto à midi, un coup de fil à passer.

— Dac, à tout à l'heure.

Bousculades, attentes, queue, tickets, carte d'étudiant, plateau, assiette, verre.

— C'est pris... C'est pris... Non, c'est pris.

Dix minutes plus tard, le temps pour sa voisine d'expédier son repas et les jeunes gens arrivèrent.

— Ouf, pas facile, mais on l'a eu ! dirent-ils, les yeux brillants.

— Ça marche pour samedi, claironna Jean-Luc.

— Tu nous accompagnes ? demanda Corinne.

— Où ?

— En banlieue, chez Claudia. Ses parents nous laissent leur maison pour le soir.

— Claudia ?

— Oui, pharma, deuxième année.

— Oui, mais moi je ne la...

— Tu viendrais seulement avec nous, elle aime qu'on amène nos copains et copines.

— Je verrai avec mes parents...

— Quoi, tes parents ? A ton âge ?